

## **La guerre entre Israël et Gaza à travers le prisme de la Théorie mimétique**

**Débat entre Mark Anspach et Philipp Bodrok (extraits des n° 78, 79 et 80 du Bulletin du Colloquium on Violence and Religion)**

### **Mark Anspach (n°78 – 5/12/2023)**

Un massacre commis en temps de guerre n'est pas la même chose qu'un sacrifice religieux au sens strict. Mais la théorie anthropologique de René Girard propose « une conception élargie du sacrifice dans laquelle l'acte sacrificiel au sens étroit ne joue qu'un rôle mineur ». Pour Girard, de nombreuses formes de violence, depuis les lynchages impromptus jusqu'aux rites solennels accomplis sur les autels sacrificiels, sont en fin de compte ancrées dans le même mécanisme de bouc émissaire. Entre « accès de violence spontanés » et rituels religieux formels, écrit Girard, « d'innombrables étapes intermédiaires existent ».

L'approche théorique de Girard n'invalide pas d'autres façons de comprendre un cas donné de violence, mais elle rend souvent visibles des aspects qui autrement passeraient inaperçus. Demandons-nous donc si les massacres perpétrés par le Hamas sont sacrificiels au sens de Girard. Abderrahmane Moussaoui affirme que la violence des massacres commis par les extrémistes algériens était sacrificielle dans la mesure où elle visait à « protéger la majorité de la population en la « purifiant » d'une minorité (victime sacrificielle) jugée dangereuse ». Citant René Girard et d'autres, Moussaoui ajoute que « le but principal de tout sacrifice » est d'améliorer le bien-être et de « rétablir l'ordre et l'harmonie ».

Si l'on souhaite appliquer cette définition aux récents massacres de civils israéliens, il faut se demander quelle forme d'ordre ou d'harmonie la violence vise à rétablir. Existe-t-il une forme ancestrale d'organisation de la société qui, aux yeux du Hamas, a été perdue et doit être restaurée ? L'objectif avoué du groupe islamiste n'est pas simplement de mettre fin à l'occupation des territoires contestés ; il s'agit d'éliminer complètement Israël. Atteindre cet objectif, même si cela ne consistait pas à tuer tous les Juifs qui y vivent, les priverait, au minimum, du droit de se gouverner eux-mêmes dans un État libre et indépendant. Nous devons donc nous demander quel ordre traditionnel est menacé par l'existence même de l'autonomie juive dans une partie relativement petite du monde musulman.

Une fois la question ainsi formulée, la réponse devient claire : l'existence d'Israël bouleverse l'ordre traditionnel régissant la place des Juifs dans la société musulmane. En tant que Gens du Livre, les Juifs (et les Chrétiens) étaient tolérés à condition qu'ils paient un impôt onéreux, portent des vêtements distinctifs, fassent preuve de déférence envers les musulmans et se soumettent à une série de restrictions humiliantes. Dans une culture où les hommes montaient à dos de chameau ou à cheval et portaient des épées, les Juifs n'étaient pas autorisés à monter sur des selles ou à porter des armes. Cette dernière interdiction rendait les Juifs vulnérables aux agressions physiques.

Le statut des Juifs était contradictoire et précaire ; ils étaient intégrés à la société comme de perpétuels étrangers. « Marginaux mais non exclus », comme le dit Mark Cohen, les Juifs pouvaient « participer à un large éventail d'activités » aux côtés des musulmans à condition qu'ils n'oublient jamais leur « rang inférieur » et restent « à leur place ». À la fois marginaux et Sans défense, les Juifs constituaient une réserve permanente de victimes potentielles. « La victime doit appartenir à la fois à l'intérieur et à l'extérieur de la communauté », écrit René Girard. Selon la terminologie de Girard, les Juifs étaient éminemment « sacrificiables ».

Les flambées de persécution étaient souvent motivées par l'impression que les Juifs devenaient arrogants. Dans la Grenade musulmane, un juif accéda au poste élevé de vizir, mais son fils et successeur fut assassiné en 1066 et « une foule massacra toute la communauté juive ». Selon un

témoin contemporain, « les gens ordinaires comme les nobles étaient dégoûtés par la ruse des Juifs, par les changements notoires qu'ils avaient apportés dans l'ordre des choses. »

Pour les suprémacistes islamiques d'aujourd'hui, l'existence en Palestine de juifs arrogants qui refusent de se soumettre à la domination musulmane constitue un changement cataclysmique qui menace l'ordre séculaire des choses. Comme le note Cohen, « la présence de juifs et de chrétiens dans une situation marginale au sein de la hiérarchie de l'Islam constitue une caractéristique structurelle de son ordre social. » Lorsque le cadre religieux d'une société « commence à chanceler », remarque Girard, « toute la structure culturelle semble au bord de l'effondrement. »

Pour le Hamas, les sionistes sont de dangereux rebelles contre l'ordre traditionnel. Selon la formulation d'Abderrahmane Moussaoui citée plus haut, la violence sacrificielle sert à « purifier » la population d'une « minorité (victime sacrificielle) jugée dangereuse ». Le nom que le Hamas a donné à l'attaque souligne la mission de purification qui lui est assignée : « Opération Déluge Al Aqsa ».

Contrairement aux musulmans sunnites, les chiites considèrent les juifs et les chrétiens comme porteurs d'impuretés rituelles. Bien que les Arabes palestiniens soient majoritairement sunnites, le Hamas est parrainé par l'Iran, la principale puissance chiite, et est allié au Hezbollah, la milice chiite libanaise. Le cadre explicatif proposé ici permet de comprendre pourquoi l'Iran et ses mandataires devraient être les plus virulents résistants à la reconnaissance d'un État juif. Le chiisme, observe Cohen, « était généralement plus dur dans sa vision de la manière dont les infidèles devaient être traités. » Bernard Lewis décrit comment l'Iran était historiquement moins tolérant envers les Juifs et leur imposait des restrictions coutumières beaucoup plus rigoureusement que ses voisins sunnites.

Un certain nombre de gouvernements arabes sunnites ont surmonté la vision archaïque illustrée par le Hamas et reconnaissent la légitimité d'un État juif. Cela a été démontré récemment par la signature par Israël des accords d'Abraham avec les Émirats arabes unis et Bahreïn, suivis par des accords de normalisation avec le Maroc et le Soudan. De nombreux observateurs estiment que l'attaque du Hamas visait en partie à faire dérailler les négociations en vue d'un nouvel accord avec l'Arabie saoudite, le plus grand rival régional de l'Iran.

Ce serait donc une erreur d'interpréter l'explosion actuelle de violence comme une « montée aux extrêmes » du conflit arabo-israélien. Au contraire, il s'agit d'une réaction contre les grands progrès réalisés vers une coexistence pacifique dans la région. Ces développements marquent l'échec de la stratégie de rejet radical du Hamas et représentent une crise pour l'organisation. La nature extrême de la violence à laquelle le Hamas a eu recours indique la gravité de la menace perçue et peut être comprise en termes girardiens comme une tentative d'effectuer un sacrifice suffisamment puissant pour résoudre la crise.

Un aspect négligé de l'attaque du Hamas tend à confirmer son caractère sacrificiel : la participation collective de la population de Gaza. Une telle participation est essentielle à la réalisation de ce que Girard appelle l'unanimité violente. Il donne des exemples où « la cérémonie sacrificielle nécessite une démonstration de participation collective, ne serait-ce que sous une forme purement symbolique. » Dans le cas de l'attaque du Hamas, une douzaine de survivants du massacre de Nir Oz ont déclaré à un journaliste que des hommes armés étaient entrés dans les kibbutz accompagnés de civils, dont des femmes et des enfants, qui ont pris part au pillage. Un survivant a déclaré que les hommes, les femmes et les enfants ordinaires étaient bien plus nombreux que les terroristes armés.

La participation d'un échantillon représentatif de la population gazaouie a contribué à garantir que l'ensemble de la communauté accepterait la violence. Le sacrifice et l'assassinat d'ennemis sont des

mécanismes permettant de générer un consensus. Au moins à court terme, le Hamas a réussi à unir ses propres partisans autour du massacre. À la veille de l'attaque, une enquête du Baromètre arabe révélait que les deux tiers des habitants de Gaza avaient peu ou pas confiance dans le Hamas. Ils ont davantage imputé la pauvreté de la bande de Gaza à la corruption du Hamas qu'à Israël.

Mais une enquête menée par la suite par la société du Monde arabe pour la recherche et le développement, basée à Ramallah, a révélé que le Hamas a inversé le déclin de sa popularité. Trois Arabes de Cisjordanie et résidents du sud de Gaza sur quatre ont désormais une vision positive du Hamas et soutiennent ses actions du 7 octobre. Au moins 98 % ont déclaré que l'attaque les a rendus « plus fiers de leur identité en tant que Palestiniens ». Sur ce point, il y a eu quasi-unanimité.

Cependant, le consensus en faveur de l'attaque du Hamas ne s'est pas étendu aux citoyens arabes d'Israël. Un sondage mené par l'Université hébraïque de Jérusalem et l'Institut Agam a produit des résultats diamétralement opposés. Plus de trois Arabes israéliens sur quatre se sont opposés à l'attaque du Hamas et 85 % ont dénoncé la prise d'otages civils. Les partis arabes présents au parlement israélien ont été unanimes à condamner l'attaque. C'est un échec pour le Hamas. Cela suggère que la violence s'est retournée contre lui en renforçant l'unité de la population israélienne.

### **Philippe Bodrock (n°79 20/02/2024)**

Mark Anspach doit être félicité pour sa réponse opportune aux massacres du Hamas perpétrés dans quatre kibbutzim israéliens pacifistes le 7 octobre 2023. Sa lettre (COV&R Bulletin 78, décembre 2023) est la première interprétation dont j'ai connaissance qui traite de cette crise historique dans une perspective nettement girardienne. Composée d'environ 5 000 mots, la moitié de sa « Lettre » est occupée par des descriptions de la violence infligée aux Juifs sur des terres non arabes, à savoir le kibbutz Nir Oz, le kibbutz Beere, le kibbutz Holit et le kibbutz Kfar Aza.

Ces descriptions sont suivies d'un « cadre explicatif » permettant de donner un sens aux massacres en tant que « rituels sacrificiels ». Je crois que ces massacres peuvent effectivement être compris comme des rituels sacrificiels. Cette formulation transforme l'objet sacrificiel en bouc émissaire, fournissant ainsi une justification pour priver la victime de son droit à exister. Le déni archaïque du Hamas du droit d'Israël à exister et le déni tout aussi obsolète de Poutine du droit de l'Ukraine à la souveraineté en sont des exemples. Dans les deux cas, la violence associée au sacrifice rituel peut s'interpréter comme une tentative de rétablir un ordre mythique préexistant et ainsi de restaurer l'harmonie et le bien-être de la communauté. Par définition, cette tentative de rétablir l'ordre par la violence sacrificielle est vouée à l'échec. De plus, en Ukraine au moins, et probablement aussi dans le conflit israélo-arabe, dans la mesure où le but de la violence est d'établir l'harmonie en éradiquant une fois pour toutes les différences culturelles, c'est-à-dire d'effacer une nation de la face du monde. la terre, cela peut être interprété comme un acte génocidaire.

La guerre de Poutine en Ukraine, qui dure depuis dix ans, est la plus grave conflagration qui ait eu lieu en Europe depuis 1945. Pourquoi aucun Girardien n'a-t-il jugé bon d'en discuter ? En février 2022, lorsque ses forces ont envahi massivement l'Ukraine, Poutine a augmenté la mise, portant le conflit à un niveau plus élevé de violence et de cruauté. Les troupes russes continuent de commettre des atrocités, comme des enlèvements et des enlèvements d'enfants ukrainiens. Les crimes sont bien trop nombreux pour être énumérés ici, et encore moins racontés avec le même détail que celui avec lequel Anspach raconte les atrocités du Hamas dans les quatre kibbutzim israéliens. La réponse de COV&R, autant que je sache, a été un silence total. Venant d'une organisation engagée à témoigner de l'héritage de Girard, ce manque d'attention à une circonstance historique, aux conséquences existentielles d'une telle portée et potentiellement désastreuses, est difficile à comprendre et est profondément troublant. Les crimes contre l'humanité dont Poutine est responsable sont impossibles à distinguer de ceux dont le Hamas et Benjamin Netanyahu portent

également la responsabilité. Et COV&R n'a rien à dire. D'où vient cette méconnaissance ?

Outre les actes rituels de violence sacrificielle qui unissent le Hamas et Poutine, il existe une autre similitude qui les relie, les rendant doubles ou homologues l'un de l'autre. À la veille du 7 octobre, les deux tiers des Gazaouis n'avaient que peu ou pas confiance dans le Hamas. Les attaques visaient à générer un consensus et une vision positive du Hamas, et elles y sont parvenues, du moins pour le moment. Lorsque Poutine a envahi l'Ukraine en février 2022, son intention était de décapiter rapidement le gouvernement Zelensky et d'installer un régime fantoche. Comme le Hamas à Gaza, l'un des objectifs de Poutine était d'accroître sa popularité dans son pays face à un niveau de vie en baisse et aux prochaines élections en 2024. Bien que l'invasion ne se soit pas déroulée comme prévu, à la mi-décembre 2023 au moment d'écrire ces lignes (environ 650 jours après le début de l'invasion), le soutien des Russes à Poutine semble se maintenir.

Là où je me sépare d'Anspach, c'est dans son affirmation selon laquelle « ce serait une erreur d'interpréter l'explosion actuelle de violence comme une « montée aux extrêmes » du conflit arabo-israélien. Je crois qu'il s'agit justement d'une montée aux extrêmes car la réponse israélienne est largement reconnue comme étant disproportionnée, excessive, Girard dirait (et je ne pense pas lui mettre des mots dans la bouche) à l'outrance. Il s'empresserait d'ajouter que Netanyahu ne fait qu'imiter le Hamas, s'efforçant de surpasser son rival, en le battant à son propre jeu. En augmentant la destruction à un ordre de grandeur supérieur, il transforme, comme Vladimir Poutine, un sacrifice rituel futile en hécatombe.

Tout comme le Hamas a lancé des attaques terroristes contre les kibbutz pour renforcer sa popularité en déclin, Netanyahu répond par des attaques aveugles contre la population civile pour assurer sa survie politique. Reste à savoir si cela fonctionnera. Il n'a pas réussi à protéger Israël des attaques en premier lieu et n'a pas de plan pour Gaza (sauf apparemment réduire ses habitants à un état de servitude) une fois les hostilités terminées. La seule chose dont nous sommes sûrs, c'est que la vengeance ne mène jamais à une résolution de la crise, même lorsque les griefs qui la motivent sont justifiés. Netanyahu peut survivre un certain temps, mais les Palestiniens ne vont pas disparaître.

Dans le cas de l'Ukraine, il ne fait aucun doute que la guerre menée par Poutine est un génocide. Il a déclaré publiquement ses intentions. Il va consciemment et délibérément aux extrêmes. Lui aussi peut survivre pendant un certain temps, mais à moins d'une escalade ultime, apocalyptique et mettant fin au monde, qu'il est certainement capable de déclencher, l'Ukraine sera toujours là après le départ de Poutine.

Même si je suis entièrement d'accord avec la thèse de Mark selon laquelle les massacres du Hamas constituent une forme de sacrifice rituel, j'ai du mal à voir, dans le contexte actuel, la pertinence de cette idée. Cela ressemble plus à une note de bas de page. Le rituel sacrificiel explique le motif qui déclenche ces conflits, mais il ne nous aide pas beaucoup à mettre un terme à la montée aux extrêmes. La question que je ne cesse de me poser n'est pas « Comment puis-je relier les guerres au Moyen-Orient et en Ukraine à la théorie girardienne », mais plutôt « Que dirait Girard de ces conflits s'il était en vie aujourd'hui ? » Clausewitz éclairerait certainement sa réflexion. Pour moi, il s'agit avant tout de se battre jusqu'au bout. Et je ne pense pas que Girard exclurait le recours à la force. S'il voyait quelqu'un se faire lyncher, il ne resterait pas un spectateur passif.

La phénoménologie du désir et les anthropologies de la religion primitive et de l'évangile chrétien seraient également au cœur de sa démarche pour élaborer une réponse réfléchie à ces deux crises. La principale raison pour laquelle la vision de Girard était si sombre à la fin (« Plus que jamais, je suis convaincu que l'histoire a un sens, et que son sens est terrifiant ») est que nous partageons tous les mêmes risques. Nous sommes tous habitants du même espace métaphysique précaire que les victimes des kibbutz, ou les victimes de Gaza, ou les victimes de Bakhmut, Bucha, Marioupol ou Kherson, ce qui n'est qu'une autre façon de dire que l'analyse girardienne a ses limites.

En fin de compte, le projet de Girard est religieux et, bien que nous soyons tous appelés à la sainteté, peu d'entre nous sont des saints. La vengeance mène à la mort. Mais la renonciation au droit de vengeance ne suffit pas à elle seule. L'Évangile en lui-même ne suffit pas. L'humanité a besoin de plus. Si Girard vivait aujourd'hui, il se creuserait la tête à parcourir l'espace entre ces deux absous, à chercher un moyen, sinon de résoudre ces crises, du moins de contrecarrer, même temporairement, les résultats auxquels nous semblons être confrontés.

### **Mark Anspach (n°79 20/02/2024)**

Phillip Bodrock dit qu'il se sépare de moi lorsque je mets en garde contre l'interprétation de « l'explosion actuelle de violence comme une « montée aux extrêmes » du conflit arabo-israélien plus large. Mon argument était que le conflit plus large, loin de s'intensifier, avait cédé la place à un processus de paix régional. Je ne conteste certainement pas le fait que les massacres commis par le Hamas représentent une escalade de son propre conflit avec Israël. En effet, l'essentiel de mon analyse visait à comprendre la « nature extrême de la violence à laquelle le Hamas a eu recours ». Puisque je n'ai pas abordé la nature de la réponse d'Israël, je me réjouis de l'opportunité de le faire maintenant.

Je commencerai par la question de savoir si la réponse d'Israël peut être utilement présentée comme mimétique. Comment exactement Netanyahu « imite-t-il le Hamas, s'efforçant de surpasser son rival, le battant à son propre jeu » ? Netanyahu n'a pas ordonné à ses troupes d'imiter les atrocités du Hamas en violant collectivement les Gazaouis ou en les liant avec du fil électrique et en les brûlant vifs. Il n'a pas demandé à Tsahal de battre le Hamas à son propre jeu en kidnappant des civils gazaouis et en les échangeant contre des otages israéliens. Il n'y a, en fait, rien de similaire dans le comportement d'Israël et du Hamas.

Compte tenu de la différence qualitative évidente entre les deux rivaux, Bodrock se tourne vers une comparaison quantitative et accuse Netanyahu d'avoir « porté la destruction à un ordre de grandeur supérieur ». Il affirme que la réponse israélienne constitue une escalade vers les extrêmes car elle est « disproportionnée » et « excessive ». Il justifie ces accusations en soulignant que leur validité est « largement reconnue ». Il ne fait aucun doute qu'Israël est la cible de telles accusations venant de toutes parts. Cependant, comme les Girardiens devraient être les premiers à le reconnaître, le caractère quasi unanime des accusations ne garantit pas qu'elles soient vraies.

Lorsque les gens qualifient la réponse israélienne de disproportionnée, ils soulignent généralement la grande disparité du nombre de victimes des deux côtés. Cela n'a rien à voir avec ce que l'on entend par proportionnalité dans le droit de la guerre. Il n'y a aucune règle qui dit que vous ne pouvez pas tuer « trop » d'ennemis, juste assez pour équilibrer la balance et obtenir un avantage raisonnable mais pas « excessif ». Dans certaines sociétés traditionnelles où les vendettas ritualisées sont une institution, de telles règles existent bel et bien. Ils sont caractéristiques de la vengeance et non de la guerre. Ceux qui accusent Israël de vouloir se venger raisonnent eux-mêmes en termes de vengeance.

Compte tenu de la petite taille de sa population par rapport à celle de ses ennemis, Israël a toujours visé la plus grande disproportion possible entre ses propres pertes et le nombre de soldats ennemis tués. C'est une question de survie pour l'État juif. Les lois de la guerre n'imposent aucune limite au nombre de soldats ennemis tués. Ce sont des cibles légitimes. Même dans le cas des civils, il n'y a pas de limite absolue au nombre de morts et il n'y a aucune obligation de maintenir un équilibre entre le nombre de victimes des deux côtés. Le principe de proportionnalité dit tout autre chose. Il affirme que le nombre de civils qui meurent en tant que « victimes collatérales » d'une attaque contre une cible militaire légitime doit être proportionnel à la valeur militaire de cette cible.

Ce principe repose sur le maintien d'une distinction entre installations civiles et militaires. C'est un

crime de guerre que de détruire un hôpital dans le but de tuer les médecins et les patients qui s'y trouvent. De la même manière, utiliser un hôpital rempli de médecins et de patients comme base militaire constitue également un crime de guerre. Il s'agit d'un crime de guerre car cela implique de mettre délibérément en danger la vie des civils. Mais il s'agit également d'un crime de guerre pour une raison plus fondamentale que les étudiants en théorie mimétique sont bien placés pour comprendre : l'utilisation d'une installation civile comme base militaire sape la structure même des différences dont dépendent les lois de la guerre.

Girard associe l'indifférenciation à la crise. Le Hamas met en crise les lois de la guerre en stockant systématiquement des armes et en stationnant des soldats dans ou sous les écoles, les mosquées, les hôpitaux et les bureaux de l'ONU. Il le fait délibérément, pour obtenir un avantage stratégique, et non en réaction à une quelconque action de la part d'Israël. Ainsi, bien que la théorie girardienne soit ici utile, une mise en garde importante s'impose : dans ce cas, l'indifférenciation n'émerge pas spontanément d'une interaction réciproque entre les antagonistes. En ce sens, cela ne correspond pas vraiment au modèle de la crise sacrificielle telle qu'analysée dans Violence et le Sacré ou de la montée aux extrêmes telle que décrite dans *Achever Clausewitz*.

Plus pertinents sont les passages de Je vois *Satan tomber comme l'éclair* sur le « souci moderne des victimes ». Cette préoccupation, que le Hamas ne partage pas, est pourtant au cœur de sa stratégie. Les défenseurs d'Israël accusent régulièrement le Hamas d'utiliser des civils comme boucliers humains. Ce n'est que la moitié de l'histoire. Si Israël s'abstient d'attaquer pour épargner les civils, alors ces derniers servent effectivement de boucliers protégeant les combattants du Hamas. C'est une victoire pour le Hamas. Mais si Israël attaque quand même et tue des civils au passage, cela constituera une victoire encore plus grande pour le Hamas car cela augmentera la pression publique sur Israël pour qu'il abandonne le combat.

Les deux parties comprennent cette dynamique. Israël avertit les habitants de Gaza d'évacuer les lieux ciblés par les bombardements ; le Hamas essaie de les empêcher. Le Hamas cherche à maximiser et Israël à minimiser les pertes civiles. La répartition des victimes par âge et par sexe fournie par le régime du Hamas lui-même montre qu'elles sont disproportionnellement dominées par les hommes en âge de servir dans l'armée. Israël ne mène pas « d'attaques aveugles contre la population civile ». Contrairement au Hamas, Israël respecte la différence entre combattants et non-combattants. Alors, comment le Hamas a-t-il pu convaincre une grande partie du monde du contraire ?

Cette victoire de la propagande repose sur une ruse d'une grande simplicité. Lorsque le régime du Hamas publie des chiffres sur les victimes, il ne fait pas de distinction entre combattants et non-combattants. Et hop, changez ! Le respect d'Israël pour les différences se transforme en indifférenciation à cause des méthodes comptables du Hamas. Le Hamas attribue même à Israël les morts causées par ses propres roquettes, dont environ un dixième échouent et atterrissent sur des endroits aléatoires à Gaza. Le plus pernicieux de tout, c'est que le Hamas se mélange dans la même catégorie de moins de 18 ans, avec des adolescents miliciens armés et des bébés dans leurs berceaux. La mort de ces mineurs indifférenciés est alors largement rapportée comme s'il s'agissait tous d'« enfants », alimentant ainsi le récit selon lequel Israël « assassine des enfants ».

Pendant ce temps, Israël continue de se concentrer résolument sur la traque et l'élimination des combattants ennemis. Il publie régulièrement des estimations du nombre de combattants qu'il a tués. Ces chiffres correspondent généralement à plus d'un tiers du total des victimes. Il s'agit d'un ratio remarquablement élevé pour une guerre urbaine moderne, confirmant ainsi les efforts déployés par Israël pour minimiser les morts civiles. Le problème est que la plupart des médias et des ONG relaient consciencieusement les chiffres du Hamas et ignorent inexplicablement ceux d'Israël. Cela donne la fausse impression que tous les décès sont des civils. « Il y a ici une énorme exagération dans le nombre de personnes tuées », observe le militant palestinien pour la paix Bassem Eid.

On peut toujours se disputer sur les statistiques. L'essentiel est de savoir si l'on accorde à Israël le droit de se défendre en combattant et en gagnant une guerre contre ses assaillants – même au prix de verser leur sang. « La vengeance », écrit Bodrock, « ne mène jamais à une résolution de la crise ». Oui, mais la victoire dans la guerre peut conduire à une résolution. Le Hamas a promis de répéter encore et encore son attaque du 7 octobre. Si Israël dépose les armes maintenant, le conflit ne prendra jamais fin.

« Depuis sa création, le Hamas n'a qu'un seul objectif en tête, celui d'anéantir l'État d'Israël », se souvient Mosab Hassan Yousef, un transfuge du Hamas, qui s'est retourné contre le groupe cofondé par son père par répulsion pour sa brutalité. « Si nous ne les arrêtons pas maintenant, la prochaine guerre sera plus meurtrière. »

Permettez-moi de terminer avec ces lignes de Clausewitz : « Les gens au bon cœur pourraient bien sûr penser qu'il existe un moyen ingénieux de désarmer ou de vaincre un ennemi sans trop d'effusion de sang... Aussi agréable que cela puisse paraître, c'est une erreur qui doit être révélée : la guerre est une affaire si dangereuse que les erreurs qui proviennent de la gentillesse sont les pires » (cité dans AC, pp. 4-5).

### **Philippe Bodrock (n°80 21/05/2024)**

Dans mon commentaire, j'ai dit que je n'étais pas d'accord avec Mark Anspach sur la question qu'il a soulevée dans sa Lettre du Néguev (et a répondu par la négative), à savoir, si Israël intensifie la guerre à Gaza jusqu'à l'extrême. Je suis plus convaincu aujourd'hui que c'est exactement ce que fait Benjamin Netanyahu. Au moment où j'écris ces lignes en mars, le système de santé à Gaza a été anéanti, la famine est plus qu'une simple possibilité et on estime qu'au moins 30 000 Palestiniens ont perdu la vie. On pourrait continuer, mais il ne s'agit pas ici d'un exercice consistant à cocher des cases. Selon Chris Lockyear, secrétaire général de Médecins Sans Frontières, Israël mène une guerre contre « l'ensemble de la population de la bande de Gaza – une guerre de punition collective, une guerre sans règles, une guerre à tout prix » (briefing MSF sur Gaza). au Conseil de sécurité de l'ONU, 22 février 2024).

Dans sa réponse à mon commentaire, Mark a fait un gros effort pour défendre ce qu'il appelle la nature de la réponse d'Israël aux massacres du Hamas du 7 octobre. Il dit que ceux qui accusent Israël de vengeance sont eux-mêmes vindicatifs. À la fin, il cite Clausewitz, selon lequel la guerre est une affaire dangereuse (comme si nous ne le savions pas déjà) et que nous devrions être conscients des erreurs qui proviennent de la gentillesse.

Les excuses de Mark pour la conduite de la guerre à Gaza par Israël ne constituent pas une interprétation ou une analyse girardienne de la crise actuelle, et encore moins une suggestion pour trouver une voie pour s'en sortir. Cela explique peut-être pourquoi il ne considère pas cette conduite comme une montée aux extrêmes. Il écrit qu'une victoire israélienne pourrait conduire à une résolution de la crise. Ce n'est pas une idée girardienne. Tant qu'Israël et la Palestine resteront des frères ennemis, aucune « victoire » ne sera même concevable. Israël pourrait l'emporter pendant un certain temps, mais de nombreux Palestiniens survivront. Certains seront sans aucun doute les descendants des victimes de la guerre actuelle, pleins d'un ressentiment frustré que les représailles israéliennes du 7 octobre, mimétiques à l'extrême, sont faites sur mesure pour susciter et renforcer. Le conflit ne fera que renaître et se poursuivre, sans prendre fin. La théorie de Girard et l'histoire ukrainienne ne pourraient être plus claires ni plus éloquentes sur ce point précis. Les Ukrainiens, dont les premiers mots de l'hymne national sont « L'Ukraine n'est pas encore morte », ont réussi à survivre à 265 ans de servitude et de bouc émissaire dans l'empire russe, d'incorporation forcée à l'Union soviétique, de l'Holodomor, de l'occupation nazie et de l'Holocauste, de gouvernements corrompus, Avec la guerre de Poutine, et des alliés hésitants et peu fiables, ils en témoignent encore.

Les Palestiniens aussi. Les seules « victoires » sont des victoires à la Pyrrhus.

Les représailles d’Israël ont été massives et disproportionnées. Il est absurde, et gratuit en plus, de suggérer que ceux qui critiquent Israël pour son caractère vindicatif utilisent eux-mêmes un raisonnement vindicatif contre Israël, même si je ne pense pas qu’il serait exagéré de documenter la méchanceté de Netanyahu. Il ne s’agit pas de vindicte en tant que telle, mais de la logique sous-jacente qui la soutient, et qui est réversible. La logique du rituel sacrificiel a été le moteur, l’élan vital, derrière les massacres du 7 octobre, universellement condamnés, tout comme la violence réciproque d’Israël, elle aussi largement condamnée.

Tragiquement, même si le gouvernement israélien le nie, le pays collabore avec le Hamas pour engendrer une nouvelle génération de terroristes, avec pour dommages collatéraux la perte de sa réputation, ce que Tom Friedman appelle son « acceptation », « sa position parmi les nations amies ». (« Israël perd son plus grand atout : l’acceptation », *New York Times*, 27 février 2024). Un consensus international émerge selon lequel Israël a perdu le contrôle de son propre récit : il y a un trop grand décalage entre ses paroles et ses actes. Rien ne peut justifier le bombardement d’une maternité. Les nations civilisées ne font plus d’holocauste entier. Mark nous rappelle à juste titre qu’en tant que Girardiens, nous devrions être les premiers à reconnaître que le caractère quasi unanime d’une accusation, en l’occurrence dirigée contre Israël, ne garantit pas qu’elle soit vraie. Oui, d’accord, c’est une mise en garde utile, mais l’envers est également vrai : le caractère quasi unanime d’une accusation ne prouve pas qu’elle est fausse.

Enfin, Clausewitz. J’aimerais penser que je suis gentil, du moins dans mes meilleurs moments. Je sais avec certitude que René Girard était un homme bon. Mais la gentillesse n’a pas grand-chose à voir avec l’explication, l’acceptation et le désamorçage de crises comme celles qui se déroulent devant nous en Ukraine et à Gaza. Comme la guerre de Poutine en Ukraine, la guerre d’Israël contre les Palestiniens a le potentiel de se transformer en quelque chose de bien plus inquiétant et bouleversant. Mon désaccord avec Mark, et d’ailleurs avec les membres du COV&R qui n’ont pas vu la menace posée par la guerre russe en Ukraine ou, s’ils l’ont vu, ont choisi de l’ignorer, est le même que celui de René Girard avec Benoît Chantre, quand ils travaillaient ensemble sur *Achever Clausewitz*. Il reprochait à Chantre de ne pas être « assez apocalyptique » (Benoît Chantre, René Girard : *Biographie*, Paris : Grasset, 2023, p. 837). Aussi paradoxal que cela puisse paraître, Girard a choisi de considérer l’apocalypse comme un appel à l’esprit critique et à l’espoir plutôt que comme une annonce de la fin du monde. Nous devons trouver une manière plus consciente, anti-sacrificielle et utile de réfléchir et d’écrire sur des crises comme celles-ci. Nous ne sommes pas liés par les orientations fixées par Poutine, le Hamas ou Netanyahu. Tenter de les faire entrer dans l’histoire (*make them history*) peut sembler aller trop loin, mais notre survie en dépend.